

Maradona

Collection « Icônes »

Philippe Vilain

MARADONA

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2022.
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

21	Une incroyable aura
29	Une figure de la Passion populaire
37	Un héros tragique
43	Engagé
47	Le diable au corps
53	Qu'est-ce qu'être exemplaire ?
67	La main de Dieu, ou l'éthique de la faute
77	Le football est poésie
93	Pourquoi Maradona est le plus grand joueur de tous les temps
99	AD10S
103	Notes
107	Chronologie

DU MÊME AUTEUR

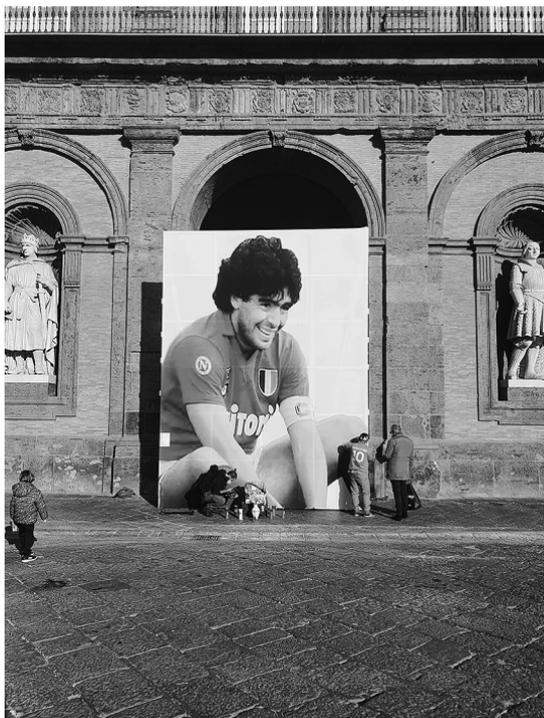
ROMANS

- La Malédiction de la Madone*, Robert Laffont, 2022
Un matin d'hiver, Grasset, 2019
La Fille à la voiture rouge, Grasset, 2017
Une idée de l'enfer, Grasset, 2015
La Femme infidèle, Grasset, 2013 (prix Jean Freustié)
Pas son genre, Grasset, 2011
Confession d'un timide, Grasset, 2010
Faux-père, Grasset, 2008
Paris l'après-midi, Grasset, 2006
(prix François Mauriac de l'Académie française)
L'Été à Dresde, Gallimard, 2003
Le Renoncement, Gallimard, 2001
La Dernière Année, Gallimard, 1999
L'Étreinte, Gallimard, 1997

ESSAIS

- Moderne Pasolini*, préface de *Tutto Pasolini*, Gremese, 2022
La passion d'Orphée, Grasset, 2020
Mille couleurs de Naples, Stilus, 2020
Je ne sais faire qu'écrire, Stilus, 2019
La littérature sans idéal, Grasset, 2016
« Le paradoxe de l'écrivain », in Arnaud Schmitt et Philippe Weigel (dir.),
Philippe Vilain ou La dialectique des genres, Orizons,
coll. « Universités/Comparaisons », 2015
Éloge de l'arrogance, Éditions du Rocher, 2012
Dit-il, d'après *L'Été 80* de Marguerite Duras, Éditions Cécile Defaut, 2011
Dans le séjour des corps. Essai sur Marguerite Duras,
Éditions de la Transparence, 2010
L'autofiction en théorie (suivi de deux entretiens avec Philippe Sollers
et Philippe Lejeune), Éditions de la Transparence, 2009
Le donjuanisme est un humanisme, préface du *Dom Juan* de Molière,
Hatier, 2009
Défense de Narcisse (suivi d'un entretien avec Serge Doubrovsky),
Grasset, 2005

*À mon père, qui m'a transmis sa passion du football,
et avec lequel j'ai évoqué tant de fois Maradona.*



Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas à Maradona qu'on doit ces victoires, c'est à Dieu.

Diego Armando Maradona

La figure de Diego Armando Maradona est si inscrite dans la culture sportive contemporaine, et encore si présente dans les pays où le football est un sport dominant, que nous en oublierions presque sa disparition et combien cette figure adulée, idolâtrée, entretient, par-delà sa mort et les générations qui se succèdent, une présence paradoxale. Si une telle survivance dans la mémoire collective est le propre des légendes, celle de Maradona se révèle phénoménale par l'impressionnante production d'un dire et d'un écrire, par la quantité de publications de livres, d'articles et de témoignages, sans parler de l'incalculable masse de commentaires et d'opinions, de photos et de vidéos qui, chaque jour, inondent, à travers des sites consacrés au défunt, les réseaux sociaux : Maradona continue de fasciner, sa popularité demeure incroyablement intacte depuis la fin de sa carrière en 1997, en témoignent le culte dont il fait l'objet et les enchères relatives au mythique maillot de l'Argentine qu'il portait face à l'Angleterre lors de la Coupe du monde 1986, ouvertes à 4,8 millions d'euros. La seule prononciation du prénom « Diego » suffit à raviver le

souvenir de ses exploits avec l'équipe nationale d'Argentine et le club de Naples, de son jeu unique, mélange d'une parfaite maîtrise technique et d'une efficacité redoutable, mais aussi le souvenir de ses graves déboires personnels et de ses engagements politiques (que ce soient ses prises de position en faveur de l'extrême gauche sud-américaine ou bien la fondation, en 1995, du premier syndicat de joueurs, l'Association internationale des footballeurs professionnels). Son apport à la pratique du football mais aussi l'influence qu'il aura exercée sur plusieurs générations de passionnés est encore difficilement mesurable : on ne peut que constater, pour l'heure, que le « Dieu du football », « *el pibe de oro* » ou « *DIOS* » comme on le surnomme également, est devenu une figure emblématique du sport le plus populaire de la planète.

S'il est forcément réducteur de résumer une vie aussi riche et mouvementée que celle de Maradona à quelques moments détachés de leurs contextes, la saisie de certains, fondamentaux, décisifs, peut néanmoins donner un aperçu éclairant de sa trajectoire hors norme :

— Le 30 octobre 1960, Diego Armando Maradona naît à l'hôpital Eva Perón de Lanús, dans la périphérie pauvre de Buenos Aires, en Argentine. Il est le cinquième d'une famille de huit enfants et porte le même nom que son père, Diego Maradona (1928-2015), surnommé Chitoro ou Don Diego, qui travaille sur des chantiers de construction. Sa mère, Dalma Salvadora Franco, dite Dona Tota (1930-2011), fait des ménages et des lessives. Issu de cette famille très modeste, Diego grandit dans un quartier déshérité, surpeuplé et insalubre, le bidonville de Villa Fiorito, d'une extrême pauvreté, dans une cahute en briques, au toit en tôle, sans eau ni électricité, au 523 de la rue Azamor, zone Lanús. C'est là qu'il apprend la débrouille et joue de nombreux matchs dans les rues désolées et caillouteuses. Le 20 octobre 1976, à quelques jours de son seizième anniversaire, il devient le plus jeune joueur à débiter un match de première division en Argentine : il im-

pressionne dès son premier match avec les Argentinos Juniors contre les Talleres de Córdoba (0-1).

— En 1981, il est transféré au FC Barcelone, où il n'est pas considéré à sa juste valeur, lui le « Sudaca », ainsi que les Espagnols surnomment péjorativement les Sud-Américains. Ses trois saisons restent mitigées, compliquées dès les premiers mois par une hépatite avant une grave blessure (provoquée par un tacle, fameux dans la mémoire des amateurs de football, d'Andoni Goikoetxea lui brisant la cheville) qui faillit mettre un terme à sa carrière naissante. C'est à Barcelone, où il traverse ces moments difficiles loin des siens, qu'il commence à prendre de la cocaïne.

— Le 5 juillet 1984, Naples, une ville très pauvre et un club (le Napoli, alors aux portes de la relégation en Serie B, la deuxième division du championnat d'Italie), fête dans son stade San Paolo en ébullition l'arrivée du joueur le plus cher du monde. Maradona transformera le Napoli en cadreur européen, en lui faisant remporter pour la première fois de son histoire deux championnats (*scudetti*) et une coupe d'Europe (il marquera pour ce club 115 buts en 259 matchs).

— En juin 1986, quatre années après la guerre des Malouines qui a opposé l'Argentine à l'Angleterre, le match entre ces deux nations est à la hauteur de toutes les promesses : quelques minutes après avoir marqué irrégulièrement un but de la main (la « main de Dieu »), Maradona dribble quasiment toute l'équipe d'Angleterre, depuis son propre camp, pour offrir la victoire à son peuple d'un but magistral et légendaire, que l'on qualifie de plus beau but de tous les temps. Cette victoire apparaît comme une revanche au conflit des Malouines.

— En demi-finale de la Coupe du monde 1990 en Italie, qui, coïncidence, a lieu au stade San Paolo de Naples, Maradona marque le but vainqueur contre l'Italie, son pays d'adoption qui le reniera. Seuls les Napolitains lui resteront à jamais fidèles.

— Le 17 mars 1991, il est testé positif à la cocaïne et suspendu quinze mois. Là commence sa descente aux enfers : la fin de sa carrière sportive, le début de problèmes dans sa vie personnelle, son endettement et sa santé fragile. Après plusieurs malaises cardiaques, sa mort est annoncée des dizaines de fois, mais il finit toujours par renaître et réapparaître médiatiquement, jusqu'à ce 25 novembre 2020, en pleine épidémie mondiale, où sa mort devient réalité.

Entre grandeur et décadence, la trajectoire incroyablement ascensionnelle et descendante de Maradona ne manque pas d'évoquer le destin de certains héros romanesques et transcende le football pour faire apparaître plusieurs figures insolites pour un sportif : la figure politique d'une nation (l'Argentine), la figure citoyenne d'une ville (Naples), mais aussi, et de façon plus diffuse, la figure internationale des classes populaires. En effet, Maradona doit son immense popularité non seulement à l'excellence de son jeu et à l'accomplissement d'exploits retentissants, mais aussi à la dimension extrasportive de sa vie, à son caractère social, moral et politique, qui est précisément l'objet de vifs débats : pour certains, dont je fais partie, Maradona incarne le véritable héros populaire, fidèle, courageux, généreux, solidaire, tolérant et engagé, le héros du peuple doué d'une noblesse de cœur ; pour d'autres, qui ne lui pardonnent rien et ne lui trouvent pas de circonstances atténuantes, il est avant tout un personnage dénué de règles, de principes et d'idéaux, n'ayant aucune conscience du bien et du mal, aucune conscience de l'existence de jugements moraux, ce que prouveraient sa tricherie de la main, son manque de professionnalisme et le choix de cette vie de débauche qui le conduisit, notamment, à se droguer comme à être volage. Maradona nourrit ainsi une image paradoxale, pour ne pas dire contradictoire, représentant tout à la fois un modèle et un contre-modèle – paradoxe que synthétisent admirablement ses deux buts inoubliables lors du match

Argentine-Angleterre en 1986, qui sont comme l'avèrs et le revers d'une même pièce, tout à la fois le négatif et le positif, le *contre-chef-d'œuvre* (la tricherie de la main) et le *chef-d'œuvre* (le but légendaire).

Sans doute faudrait-il, ici et déjà, approfondir ce sujet en faisant l'hypothèse que cette irréductibilité de points de vue s'avère structurelle, d'essence sociale, profondément liée à une morale de classe. Maradona ne peut être un modèle que pour une catégorie culturellement et socialement *populaire*, et il ne peut que susciter le mépris d'une catégorie *bourgeoise* – pour le dire rapidement – dont les valeurs sont basées sur les bonnes mœurs et l'instruction, et dont les principes d'éducation reposent sur une recherche de la perfection. Aimer inconditionnellement Maradona est sans doute infiniment politique, en ce que cela suppose une compréhension, théorique et empirique, de ce que j'aimerais nommer une « conscience populaire », et une connaissance sensible d'un *ethos* et d'*habitus* culturels propres à une classe, à un milieu, à une condition. Ce que nous retenons de Maradona, au-delà des exceptionnelles qualités intrinsèques du joueur, c'est le message social dont il est porteur, c'est l'incarnation magistrale tout au long de sa vie d'une position sociale irréductible, celle d'un héritier assumé de la classe populaire, pour ne pas dire d'une « culture du pauvre », avec l'imaginaire et l'espérance qu'une telle position véhicule, et qui ne peut le faire apparaître que pour la classe populaire comme un modèle éthique, comme le héros éminemment politique d'une gauche extrême, sinon révolutionnaire.

Ce constat montre à quel point la figure de Maradona ne cesse de nous interpeller par-delà sa mort pour questionner non seulement certains problèmes sociaux intemporels mais aussi d'autres enjeux sociétaux de notre contemporain, particulièrement le rapport à la notoriété qui, concernant l'icône argentine, nourrit des discussions acharnées et souvent improductives. Le personnage de Maradona nous convoque

constamment pour argumenter à son sujet, confirmant ainsi que sa popularité est inséparable d'une construction discursive autant que dialectique. Étrangement, et alors que la mort (ou la fin de carrière) tend à affaiblir la notoriété, celle de Maradona n'aura fait que renforcer son mythe, puisque sa présence continue de se perpétuer en hommages dans de nombreux pays du monde. C'est notamment ce phénomène que cet essai tentera d'analyser, en esquisant modestement une réflexion à propos de la construction dialectique de l'aura *maradonienne*.

Néanmoins, peut-être aurions-nous tort d'admettre si vite que cette incroyable popularité n'ait pas pour seule cause la maestria de Maradona, dont nous conservons les images sensibles et, à travers elles, la nostalgie d'un sport sans doute moins professionnalisé, moins tactique et moins athlétique que l'actuel, mais également moins aseptisé au niveau de la communication et de la médiatisation, où l'engagement du joueur ne semblait pas une posture calculée, où son expression n'était pas standardisée, et où une forme de liberté d'expression, sur le terrain et en dehors, pouvait avoir cours. Ce à quoi nous ramène Maradona, c'est à l'enfance de ce sport, son essence et son insouciance mêmes, sa poésie et l'émotion qu'elle nous procure encore dans le souvenir, qui nous fait volontiers oublier les travers de notre héros, et les pardonner. Nous n'évoquerions plus Maradona depuis longtemps s'il ne possédait pas, à nos yeux, y compris à ceux de ses détracteurs, un je-ne-sais-quoi, en plus de sa personnalité affirmée, engagée, généreuse, un génie particulier capable d'allier la performance et l'efficacité (tous clubs confondus, il a marqué 346 buts en 671 matchs officiels, sans compter le nombre incalculable de ses passes décisives qui ont permis à ses coéquipiers de marquer et à ses équipes de connaître de nouvelles victoires) à une forme de la poésie, qui consiste, chez lui, tout à la fois en une maîtrise technique formidable et en une grâce du dribble sublimant n'importe quelle situation

de jeu, procurant chaque fois de la surprise et des développements inattendus, lui valant le compliment d'être « un faiseur de bonheurs » et donnant l'impression de dialoguer intimement avec son art, de réinventer la geste footballistique, c'est-à-dire de nous approcher de l'idée d'une possible transcendence : Maradona incarne ce créateur génial qui réussit à imprimer sa *geste* dans la mémoire collective, mais aussi ce super-héros qui, dans le jeu, se sort de toutes les situations difficiles, et qui, dans la vie, échappe aux déterminismes, et tant de fois à la mort.

La dette du football à l'égard de Maradona est aussi sportive que morale, elle est une somme d'exploits qui soude une population et forge une mémoire collective, mais qui contribue également à favoriser l'évolution de ce sport, au bénéfice d'un questionnement des règles de son jeu et de la pratique de son arbitrage. Ainsi, Maradona se trouve rejoint, malgré lui, les débuts contemporains d'un nouvel arbitrage. En effet, la survenue de l'arbitrage vidéo dans le paysage footballistique réfère souvent à sa main volontaire qui changea le cours du match Argentine-Angleterre en 1986 : cette main, avec la VAR, aurait été immédiatement sanctionnée. L'erreur d'arbitrage consécutive à la tricherie de la main de Dieu constitue en quelque sorte le modèle négatif exemplaire sur lequel s'appuie l'argumentaire des évolutionnistes du football pour éradiquer les irrégularités et autres tricheries, même s'il s'agit évidemment d'un vœu pieux, sûrement naïf ou tout simplement porté par d'autres intérêts que purement sportifs, puisque l'irrégularité est le plus souvent soumise à l'interprétation subjective. Mais si la VAR avait fait son apparition plus tôt dans l'arbitrage sportif, le mythe de Maradona s'en trouverait atténué et, de même, la littérature du football se serait privée de toute une épaisseur de paroles, de commentaires et de gloses, de justifications et de mauvaise foi, de dithyrambes et de déplorations, soit d'une dimension méta-discursive inhérente au sport, son extension poétique.